

## « Quand nos yeux se touchent »

(signer une question – d'Aristote)

Un jour, oui, un jour, il était une fois, formidable, une fois formidablement adressée, avec autant de violence que de doigté, telle question me prit. Comme si elle me venait.

À dire vrai, elle ne m'est pas venue. Le mot n'est pas juste. Elle n'est pas venue me rendre *visite*. Autrement dit, elle n'est pas *venue* me *voir*, elle, comme si je l'avais *invitée*. Non, je l'ai dit, elle me prit, elle m'envahit alors même que je ne l'avais pas encore vue venir : elle me toucha avant de se laisser voir. En ce sens, oui, bien que visite ne me fût pas rendue, ce fut bien, avant toute invitation, une visitation. Authentique épreuve de l'hospitalité : recevoir la visitation de l'autre là même où aucune invitation n'aura précédé l'arrivante.

Or dès que je l'aurai surnommée, elle, disons cette question, je perdrai peut-être le droit de dire « un jour » (« Un jour... telle question me prit » ou me surprit, et s'empara de moi) – et de raconter ainsi une histoire.

Car la susnommée fut une question sur le jour, justement, une demande au sujet du jour. La question du jour, si vous voulez. En droit, elle vint donc au jour avant le jour.

Elle vit le jour, dirait-on, *a priori* : elle vint à la veille du jour. Plus jeune ou plus matinale que le jour, elle devra désormais veiller sur le jour. Donc sur le phénomène. Elle demeure, elle, pré-phénoménologique, à moins qu'on ne puisse la dire aussi trans-phénoménale.

Et j'aurais même perdu le droit de dire, *stricto sensu*, qu'elle m'est venue, à moi, comme si je supposais qu'une question à moi venue venait ainsi *de* moi. Celle-ci n'a pu m'arriver qu'à être dite autant que *touchée* : par l'autre. Appartenant d'abord à l'autre, venue à moi de l'autre, qui déjà l'adressait à l'autre.

D'abord elle regarde l'autre.

La voici, transcrite en langue française :

« *Quand nos yeux se touchent, fait-il jour ou fait-il nuit ?* »

J'essayai alors de m'expliquer avec elle, je veux dire avec ladite question. Je tenais à faire preuve d'une patience illimitée, prête pour l'infini, le temps de l'expérience même : voyons, des yeux peuvent-ils en venir à se toucher, d'abord, à se presser comme des lèvres ?

À quelle surface de l'œil comparer les lèvres ? Si deux regards se regardent dans les yeux, peut-on dire qu'alors ils se touchent ? Viennent-ils au contact – l'un de l'autre ? Qu'est-ce qu'un contact s'il *intervient* toujours *entre* deux *x* ? Une interruption cachée, scellée, celée, signée, resserrée, comprimée, réprimée ? Ou l'interruption *continue* d'une interruption, la négation relevante de l'intervalle, la mort de l'*entre* ? Si deux regards viennent au contact, l'un de l'autre, on se demandera toujours s'ils se caressent ou s'ils se donnent un coup – et où serait la différence. Bénédiction au bord du pire, comme toujours ? Une bénédiction serait-elle bonne autrement, sans la possibilité menaçante de quelque perversion ?

Or cela présuppose, en premier lieu, qu'ils *se* voient, ces yeux.

– Ces yeux ou ces regards ? Vous passez de l'un à l'autre. Il faut souvent plus de deux yeux pour deux regards. Puis il y a des yeux qui ne voient plus, et des yeux qui n'ont jamais vu. Oublieriez-vous aussi les vivants sans yeux ? Pour autant, ils ne vivent pas toujours sans lumière.

– Elle paraît donc encore plus obscure, cette nuit où nous sommes. Ne faut-il pas choisir entre regarder, voire échanger ou croiser des regards, et voir, tout simplement voir ? et d'abord entre voir le voyant et voir le visible ? Car si nos yeux voient du *voyant* plutôt que du *visible*, s'ils croient voir un regard plutôt que des yeux, dans cette mesure du moins, dans cette mesure en tant que telle, ils ne voient rien, dès lors, rien qui se voie, rien de *visible*. Ils sombrent dans la nuit, loin de toute visibilité. Ils s'aveuglent pour voir un regard, ils évitent de voir la visibilité des yeux de l'autre pour ne s'adresser qu'à son regard, à sa vue seulement voyante, à sa vision.

Est-ce le jour, ici, à cet instant ? Et cet instant appartient-il au temps ? Au temps de la terre ? Au temps compté par ce tour de la terre qu'on appelle la course finie d'un soleil ? Est-ce un jour ? Est-ce la nuit ? Faudrait-il *faire* la nuit, faire *paraître* la nuit pour se voir regarder l'autre ou pour se voir regardé par l'autre ? Pour voir l'autre nous voir, soit à la condition qu'alors nous ne voyions plus la visibilité, seulement la voyance de ses yeux ? Est-ce cela, la nuit, notre *première nuit*, le premier sens, le sens fort du mot « nuit » ? Le premier qu'il nous faille avoir le goût d'entendre, avant de voir ou de toucher ?

– Répétons cette question. Mais déplaçons-la cependant en prenant acte de son déportement : « Est-ce le jour, alors, à cet instant ? Est-ce la nuit ? »

Si l'on répond « la nuit », ne dirait-on pas que dans la constance de ce contact, dans l'interruption consentie qui les tient ensemble, les yeux *se touchent* alors en aveugles ?

Cependant, elle m'objectait, celle que je surnomme la question, ou je m'objectais, moi-même, à moi-même : « à moins qu'ils ne commencent ainsi à s'entendre, justement ».

– Mais justement, quand je croise ton regard, je vois *et* ton regard *et* tes yeux, l'amour dans la fascination, et tes yeux ne sont pas seulement voyants mais visibles. Or parce qu'ils sont *visibles* (choses ou objets dans le monde) autant que *voyants* (à l'origine du monde), je pourrais les toucher, justement, du doigt, des lèvres ou même des yeux, des cils et des paupières – en m'approchant de toi, si j'osais m'approcher ainsi de toi. Si j'osais un jour.

– Quelqu'un répète encore, insistant inlassablement : au moment de toucher tes yeux des miens, comme des lèvres, fait-il jour ou habitons-nous déjà notre nuit ? Toujours notre première nuit ? Y a-t-il encore de la place, du lieu, de l'espace ou de l'intervalle, *khôra*, pour la phénoménalité du jour et pour sa visibilité diaphane ?

Car tout peut aussi se renverser – comme une image sur la pupille, là où le jour ne s'est pas encore levé, là où point l'origine de sa possibilité. Tant que tu ne m'auras pas touché des yeux, tant que tu n'auras pas touché mes yeux, comme des lèvres, tu ne pourras pas dire « un jour ». Ni « adieu » : bonjour, au revoir, salut, prends soin de toi, je prie pour qu'un jour tu me survives. Mais cette prière déjà me fait honte, comme si j'avouais aussi une peur, la peur de survivre et de porter la mort. Car pour avouer une ultime démission, la seule chance d'une réconciliation avec la mort, je veux dire avec la mienne, je l'attends de la chance ainsi promise de ne plus voir mourir les êtres que j'aurai aimés – comme moi-même plus que moi-même.

Osant à peine signer une telle question, sans parler de sa glose (il y va du tact, de la caresse et du sublime, quand le plus discret confine, à moins qu'il n'y touche, au plus indécent), j'ai pensé un moment à inventer l'histoire, à faire en vérité semblant, puisque nous avons dit adieu à l'histoire, d'*inventer* une histoire vraie.

Celle-ci : si improbable que cela paraisse, j'ai cru déchiffrer cette inscription anonyme sur un mur de Paris, comme si elle avait voyagé depuis les rives d'une autre langue (« *Quand nos*

yeux se touchent, fait-il jour ou fait-il nuit ? »). Elle m'aurait inspiré le désir de la réciter, purement et simplement, en exergue à ce que je voulais écrire, depuis longtemps, pour Jean-Luc Nancy, celui que j'appelle à part moi le plus grand penseur du toucher de tous les temps.

– De tous les temps, vraiment ?

– Disons la chose autrement, pour éviter, même quand on dit vrai, de paraître pathétique et excessif – justement par manque de tact : non pas de tous les temps, peut-être, mais depuis qu'Aristote<sup>1</sup> aura touché d'un coup à l'aporie multiple du toucher (*aporia*, dit-il alors, et *aporesie*), depuis qu'il aura prévu, Aristote, toutes les nuits du tangible : le toucher, ce n'est pas clair, *ouk estin endelon*, dit-il encore, c'est *adelon*, inapparent, obscur, secret, nocturne.

Et disons-le sans attendre : l'exposé diaporématique, voire le moment proprement diaporématique de l'exposé, c'est souvent le cas chez Aristote, n'est pas nécessairement un moment dépassable. On n'en finit pas avec les apories dignes de ce nom, par définition. Elles ne seraient pas ce qu'elles sont, des apories, si on en voyait ou touchait la fin. Si même on pouvait espérer en venir à bout. Il faut donc les traiter différemment, en décider autrement là où elles se moquent de notre décision. Il faut se laisser faire par elles de *telle* façon, plutôt que de telle autre, sans jamais espérer les franchir, ni s'en sortir par en haut, par en bas ou par un pas de côté, encore moins reculer ou se sauver devant elles.

Pour ce qui touche au toucher, dans le *Peri Psykhès*, il y va toujours d'une *unité du sens*, et de son apparaître *comme tel*. Oui, il y va 1. de l'unité de sens du sens appelé *tact* ; 2. de l'unité de sens du *tangible* ; 3. de l'unité de sens de ce qui, *entre les deux*, rapporte le toucher au tangible ; 4. du crédit que nous, philosophes, pouvons apporter ici, quant à cette unité de sens d'un sens, à l'opinion commune, à la *doxa*.

---

1. *Peri Psykhès, De anima, De l'âme* (II, 11, 422 b-424 a). Nous citerons l'édition Budé, 1966, texte établi par A. Jannone, traduit par É. Barbotin. Nancy, à ma connaissance, ne se réfère qu'une seule fois au *Peri Psykhès*, et encore s'agit-il d'un autre thème que celui du toucher (cf. *Ego sum*, Paris, Aubier-Flammarion, 1979, p. 161). S'agissant de la mémoire d'Aristote, il est vrai que Nancy a publié deux textes puissamment elliptiques et respectivement intitulés *Psyche* (1978) – que nous aborderons au prochain chapitre et qui ne nous quittera plus – et « De l'âme » (dans *Le poids du corps*, Le Mans, École des Beaux-Arts, 1995). Ce dernier texte (transcription d'une remarquable conférence plus ou moins improvisée), je n'en prends connaissance que ce livre-ci une fois terminé. Oserais-je dire que j'y trouve une sorte d'encouragement rétrospectif ? Si le lecteur se reporte, comme je l'invite à le faire, à cette publication, il comprendra pourquoi. Sans doute partagera-t-il aussi mon émotion en découvrant, « étendue » (*ausgedehnt*, comme la Psyché qui nous attend, mais tellement plus vivante) sur une page, sur une première page, la jeune mère de Jean-Luc Nancy.

Ainsi, pour citer les textes qui engagent sur la voie sans voie de ces quatre apories obscures, reprenons aussi distinctement que possible :

1. « La difficulté (*aporia*), dit Aristote, c'est donc de savoir s'il y a plusieurs sens du toucher ou un seul, et quel est l'organe propre de la faculté tactile : est-ce la chair – et dans les autres animaux le tissu correspondant – ou non ? En ce dernier cas, ce tissu serait-il le milieu intermédiaire (*to metaxu*), tandis que l'organe spécifique du toucher serait quelque autre organe interne<sup>1</sup> ? » ;

2. « Mais quel est le sensible unique sous-jacent (*upokeimenon*) à ces différences, qui soit pour le toucher (*te aphè*) ce que le son est à l'ouïe, voilà qui n'apparaît pas clairement (*ouk estin endelon*)<sup>2</sup>. » ;

3. « ... les milieux où se propagent les divers mouvements [qui provoquent les sensations pour les sens autres que le toucher] sont séparés du corps, les organes sensoriels en question sont évidemment distincts. Dans le cas du toucher (*epi de tes aphès*), ce point demeure obscur (*adelon*) ; l'air comme l'eau ne sauraient constituer le corps animé qui doit être quelque chose de solide. [...] La preuve de cette multiplicité est fournie par le toucher lingual (*epi tes glottes aphè*)<sup>3</sup>. » ;

4. « Une autre difficulté se présente (*aporeseie d'an tis...*) [...] les choses sont-elles toutes perçues de la même manière ou les unes d'une façon, les autres d'une autre – c'est-à-dire, selon l'opinion aujourd'hui commune (*kathaper nun dokei*), que le goût et le toucher s'exerceraient par contact et les autres à distance ? [...] Nous croyons (*dokoumen*), en effet, toucher les tangibles eux-mêmes et qu'il n'existe aucun milieu intermédiaire<sup>4</sup>. »

Cette *doxa*, Aristote va s'employer à l'interroger ; et dans une certaine mesure à la contester. Mais dans une certaine mesure seulement, là où ce qui suit pourrait prendre la forme de thèse « claire ». Or ce n'est pas toujours le cas, et parfois la clarté de la proposition dissimule une autre énigme. Par exemple, s'il est évident ou « clair » (*delon*) 1. que « l'organe du tact est

1. *Peri Psychès*, op. cit., 422 b.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 423 b.

4. *Ibid.*